

# Marcher à la rencontre de l'autre

## *Je ne sais pas si vous êtes comme moi*

Amélie Giguère

Numéro 113 (4), 2004

Théâtre d'intervention

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, A. (2004). Compte rendu de [Marcher à la rencontre de l'autre : *Je ne sais pas si vous êtes comme moi*]. *Jeu*, (113), 92–96.

# Marcher à la rencontre de l'autre

La rue et ses filles ont créé l'événement au mois de juin dernier quand Nancy Roberge, Marie-Claude Gamache, Martine Laliberté et Marianne Matte de la Cellule Lumière Rouge ont présenté le déambulatoire urbain *Je ne sais pas si vous êtes comme moi*. Ce premier projet du collectif de création issu de l'organisme de théâtre d'intervention Mise au Jeu abordait le délicat sujet de la prostitution de rue. Il avait pour but de brosser un tableau honnête et intime de l'activité décrite, en donnant la parole à ceux et celles qui la pratiquent et la connaissent, qui en vivent et en meurent aussi, à petit feu. Malgré la forme discrète de la proposition artistique et son approche non militante, *Je ne sais pas si vous êtes comme moi* a momentanément relancé le débat entre les tenants d'un discours de tolérance et les partisans d'actions répressives. Indépendamment de leurs penchants, les quelque cinq cents participants qui ont répondu à l'invitation ont trouvé là l'occasion d'observer la rue Ontario de l'intérieur.

Deux ans de recherches accomplies sur le terrain, des dizaines d'entrevues, des lectures et un foisonnant travail d'écriture ont mené à la réalisation du spectacle. Seules ou en duo, les comédiennes Gamache, Roberge et Laliberté ont d'abord participé à ce qu'elles appellent « des séances d'imprégnations ». Elles se sont mêlées à la faune hétéroclite du quartier Centre-Sud, ont foulé le *Red Light*, discuté avec les filles, interrogé les résidants, assisté à des forums. De fil en aiguille, elles ont rencontré Marianne Matte qui connaissait la rue comme le fond de sa poche. Rapidement, cette artiste et ex-intervenante qui, peu de temps auparavant, menait également une existence de prostituée et de toxicomane, s'est jointe au trio.

Pour les trois conceptrices, ce quatrième mousquetaire est devenu un témoin privilégié qui leur a permis d'ouvrir les portes closes et de confirmer leurs intuitions. Surtout, cette fille prompte, belle et brillante, leur est apparue comme une femme semblable à elles-mêmes. En lisant *La marginalité n'est pas une maladie*, un texte de Matte à la fois autobiographique et poétique, Gamache, Laliberté et Roberge ont compris qu'elles auraient pu en être les auteurs. C'est dans cette prise de conscience que le projet a trouvé son souffle et son titre.

## *Je ne sais pas si vous êtes comme moi*

CONCEPTION ET TEXTES : MARIE-CLAUDE GAMACHE, MARTINE LALIBERTÉ, MARIANNE MATTE ET NANCY ROBERGE.  
SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES : CATHERINE GAUTHIER ; CONCEPTION SONORE : ÉRIC FORGET LAPOINTE. INTERPRÈTES LIVE : SONIA AUGER-GUIMONT, FRÉDÉRIC GAGNON ET CLAUDINE PAQUETTE. INTERPRÈTES AUDIO : MARIE-CLAUDE GAMACHE, MARTINE LALIBERTÉ, MARIANNE MATTE, NANCY ROBERGE ET GWENAËL GUYOT, ET TRAVAILLEUSES DU SEXE, PASSANTS, RÉSIDANTS DU QUARTIER CENTRE-SUD. PRODUCTION DE LA CELLULE LUMIÈRE ROUGE, PRÉSENTÉE SUR LA RUE ONTARIO DANS LE QUARTIER CENTRE-SUD DU 1<sup>er</sup> AU 19 JUIN 2004.



*Je ne sais pas si vous êtes comme moi,*  
spectacle ambulatoire présenté dans  
le quartier Centre-Sud en juin 2004  
par la Cellule Lumière Rouge. Sur la  
photo: Claudine Paquette (Marilyne).  
Photo: Christine Villeneuve.

## Le théâtre vrai de la rue

Le rendez-vous est fixé dans le stationnement de l'Eurosack, à l'angle des rues Ontario et Champlain. Une camionnette blanche sert de quartier général et de rampe de lancement. Comme l'audio constitue le principal support de l'œuvre, on nous place un casque d'écoute sur les oreilles et un baladeur à la taille (nous partons à deux, à trois ou à quatre). Une voix féminine nous prend en charge. Elle apparaît symboliquement comme une sorte de mémoire des lieux qui aiguillera bientôt notre réflexion. Concrètement, elle sera le guide qui orientera nos pas.

Avant de gagner le trottoir, nous devons nous asseoir un moment dans la boîte de la camionnette. En guise d'introduction, une première interlocutrice évoque les souvenirs de son enfance et de sa jeune adolescence. L'écho du rire nerveux de ses copines tranche avec ses propos. Nous comprenons qu'elle ne soupçonne pas encore où la précipiteront les insidieux rapports de séduction qu'elle entretient avec son père. Sur la table d'appoint, un album présente des photographies carrées, mal cadrées, jaunies mais si vraies. L'image d'un pierrot compose la couverture de l'album. Un album identique à celui qui rassemble mes propres souvenirs, je pense aussitôt.

Et nous voilà dans la rue. Le voyage qui durera un peu plus d'une heure sera ponctué de courtes escales. Ces temps d'arrêt se révèlent nécessaires dans la mesure où ils nous permettent d'être tout à fait attentifs aux histoires peu banales – et pourtant communes – que l'on nous raconte. Car, il faut le souligner, l'espace sonore recréé avec la collaboration d'Éric Forget Lapointe est dense. Entre le regard qui se pose ici et là et l'écoute sollicitée par les trames narratives qui se chevauchent – musique, informations techniques, témoignages divers, réflexions personnelles et poèmes –, nous ne savons pas toujours où porter notre attention.

Dans un petit parc gazonné, nous écoutons un premier récit, celui de cinq travailleuses du sexe qui partagent un 7 1/2. La première incursion se fait en douce. En effet, Kimberley, Marianne et les autres semblent bien composer avec leur choix de vie. Un dimanche matin, plutôt que d'assouvir quelques désirs ou de soulager les bas instincts d'autrui, ces malicieuses ont volé un pauvre type.



Avant d'entrer chez le tatoueur Le Cra-cheur d'encre où une femme raconte comment elle a libéré une enfant des griffes de son « protecteur », c'est-à-dire en lui arrachant, à l'aide d'un bouchon de bière, leurs prénoms tatoués sur sa peau, nous nous enfonçons dans un stationnement, à l'arrière de la Caisse Populaire. Ça sent l'urine, il fait sombre. Lieu de la rencontre classique. *Blow-job* en deux minutes, sur le siège de la voiture, pour 50 \$ *cash*, payable avant service rendu. Vite conclu, vite et bien fait, si anodin. Nous n'avons peut-être rien vu, mais nous y étions pourtant, avec cet homme et cette femme. Le simulacre est saisissant, car nous savons que les condoms souillés ne sont pas les éléments d'une scénographie et que la fiction est conforme à la réalité quotidienne du lieu. L'audio, qui porte le récit, laisse également une place importante à la construction d'images mentales explicites.

Sur les marches d'une église, à l'est de Papineau, nous nous arrêtons à nouveau. L'horizon se déploie au-dessus du large terrain vague. Émerge le pont Jacques-Cartier, se devine de l'autre côté du fleuve la banlieue. L'espace est propice à la réflexion. Pourquoi la rue est-elle si vertement calomniée alors que d'autres formes de prostitution, non reconnues comme telles, demeurent acceptées ? « C'est quoi la différence entre la princesse qui se fait couvrir de cadeaux par son prince, en échange de faveurs obtenues, et la prostituée qui monnaye sa pipe ? » demande une voix.

### Le baladeur pour la plus profitable des balades

Le rue exerce un indéniable pouvoir d'attraction sur les artistes contemporains désireux d'instaurer des rapports de proximité avec le public. Sans la médiation de la salle d'exposition ou de la salle de spectacle, la distance entre l'œuvre et le public est réduite considérablement au point de créer l'illusion de sa disparition complète. La rue apparaît dès lors comme un espace de réalités, de convergences, de libertés et de hasards. Le propos n'en est que plus percutant.

Il n'est donc pas surprenant de constater que les artistes utilisent de plus en plus le baladeur pour y élaborer leurs œuvres<sup>1</sup>. Discret, anonyme, léger, privé, il apparaît comme un efficace dispositif d'infiltration. Dans *Je ne sais pas si vous êtes comme*



Le travesti Jinny (Frédéric Gagnon) et deux spectatrices de *Je ne sais pas si vous êtes comme moi*, spectacle ambulatoire présenté dans le quartier Centre-Sud en juin 2004 par la Cellule Lumière Rouge. Photo : Christine Villeneuve.

1. Voir l'article d'Ève Dumas, « Le spectateur-roi », dans *Jeu* 111, 2004.2, p. 170-175. NDLR.

*moi*, il devient une sorte de passe-partout ou même de vêtement protecteur qui, une fois enfilé, nous accorde le droit (que nous avons déjà en vérité) et le courage d'ouvrir les yeux. Progressivement se révèle le microcosme grouillant que nous avons toujours refusé de considérer par embarras, par peur ou par dédain, lors de nos promenades antérieures dans la rue Ontario.

Le baladeur se marie parfaitement au caractère essentiellement ouvert de la rue. Le philosophe Humberto Giannini conçoit la rue comme un espace ouvert reliant entre elles les destinations habituelles que sont le domicile et le lieu de travail (bien qu'ici rue et lieu de travail se confondent...). Il affirme que la rue qui « peut conduire à une multiplicité de lieux distincts des points extrêmes<sup>2</sup> » entretient « la tentation permanente de briser les normes, les itinéraires d'une vie programmée<sup>3</sup> ». Le baladeur, parce qu'il permet de naviguer d'une plage à l'autre, de réentendre un passage, de suspendre ladite balade pour obtenir les services d'une fille, par exemple (après la scène de la fellation, on nous donne un numéro de téléphone), accorde aux participants un pouvoir d'action sur le déroulement du spectacle.

On peut, par exemple, appuyer sur « pause » quand Marilynne (Claudine Paquette), du haut de sa chaise de parterre, nous apostrophe pour nous raconter les derniers potins du quartier. Ou quand Jinny (Frédéric Gagnon), le travesti aux interminables jambes, nous supplie de lui acheter un soutien-gorge. Entre les haltes où notre regard se tourne vers l'intérieur (dans le parc, dans le stationnement, chez le Cracheur d'encre, etc.), ces rencontres impromptues entre quatre yeux nous extirpent de la dimension parallèle et nous ramènent dans le vrai monde. Vrais ou faux ces individus ? Et ces conversations ? Souvent, le doute persiste. Il demeure en effet impossible de dire précisément où commence la fiction et où se termine la réalité. Là est l'enjeu d'un tel théâtre d'intervention qui mise sur une expérience forte, singulière et confondante pour mener son discours à bon port.

Il y a peut-être une exception, une occasion où le doute se dissipe. À la fin du parcours, on nous invite à pénétrer dans un squat où une comédienne (Sonia Auger-Guimont) incarne une héroïne en état de crise. Il fait sombre, des lumières noires illuminent sporadiquement la pièce où seringues, condoms et matelas miteux font mauvais ménage. L'horreur y est mise en scène : des graffitis et des coupures de journaux tapissent les murs et une panoplie de souliers à talons hauts jonchent le sol. Comme plus tôt dans la rue où on nous proposait de soutenir le regard des automobilistes, on nous suggère maintenant de marcher dans la salle avec un de ces escarpins de manière à entrevoir la réalité quotidienne de la prostituée. Cette dernière halte, parce qu'elle expose avec aplomb l'enfer de la rue, apparaît comme le contrepoids nécessaire (et attendu) aux précédentes chroniques qui nous laissaient parfois croire en une beauté possible du métier. Nous pourrions être tentés de condamner cette théâtralisation de l'horreur, jusque-là presque évitée, mais nous reconnaitrons qu'elle demeure sans doute le seul moyen de la présenter.

2. Humberto Giannini, *la « Réflexion » quotidienne : vers une archéologie de l'expérience*, Aix-en-Provence, Alinea, 1992, p. 29.

3. *Ibid.*, p. 29.



Bien sûr, ces expériences sont différentes pour chaque spectateur, car quantité d'éléments imprévisibles entrent en jeu et, comme toute proposition ouverte, la part du travail de création et de compréhension revient en grande partie au public. S'il est possible qu'à certains moments nous ayons eu l'impression étrange de participer à une visite touristique originale ou de mauvais goût, ou éprouvé la sensation désagréable d'être voyeur, c'est certainement le sentiment d'offrir une oreille attentive qui l'emporte. Bien que les conceptrices de la Cellule Lumière Rouge aient défendu un discours de tolérance et de compassion au regard de la prostitution de rue, elles ne nous ont pas aveuglément servi une cause, mais ont plutôt souhaité partager une expérience, un point de vue. Ce qu'elles nous ont dit, c'est que l'étranger est peut-être un semblable et qu'on ne peut le vérifier qu'en marchant à sa rencontre. **J**

Journaliste à *Ici* (section théâtre) depuis quelques années, **Amélie Giguère** a obtenu un baccalauréat en communication et une maîtrise en études des arts de l'UQAM. Son mémoire portait sur l'art d'intervention dans l'espace urbain.

*Je ne sais pas si vous êtes  
comme moi, spectacle  
ambulatoire présenté dans  
le quartier Centre-Sud en  
juin 2004 par la Cellule  
Lumière Rouge. Photo :  
Christine Villeneuve.*

